

L'offre de paix séparée de l'Autriche

(5 DÉCEMBRE 1916 — 12 OCTOBRE 1917)

Le prince Sixte de Bourbon vient de publier chez Plon, à Paris, un livre des plus intéressants. Livre d'histoire, et d'histoire vraie, puisque l'auteur a "vécu" lui-même son récit, et qu'il n'avance rien qu'il ne prouve aussitôt par des documents authentiques. "La mémoire humaine manque de fixité, déclare-t-il; les circonstances changent et les sentiments varient; cependant, les faits constatés demeurent." Et c'est de crainte de subir à son insu la déformation imposée inévitablement aux Mémoires par le travail ultérieur de l'imagination, que l'auteur fait usage "des notes qui furent écrites au jour le jour; sans quoi beaucoup de propos et de récits tardifs viendraient forcément en déformer la substance".

Le prince de Sixte de Bourbon, qui a passé sa jeunesse studieuse à Paris, où il a couronné ses études par le titre de docteur en droit, "en affirmant et en prouvant aux juges de sa thèse qu'un Bourbon est toujours Français", est le beau-frère de l'ex-empereur Charles d'Autriche. N'ayant pu servir dans l'armée française, dès le début de la guerre, par suite de l'ostracisme qui pèse sur les descendants des anciennes familles régnantes, il parvint à s'engager dans l'armée belge, ainsi que son frère; tous deux montrèrent qu'ils étaient dignes de leur nom; leurs états de service ne surprendront personne.

Mais, esprit clair, lucide, averti par les enseignements de l'histoire et par une connaissance peu commune des conditions contemporaines, le prince Sixte ne se borna pas à être un soldat de belle race, il se montra diplomate à la fois loyal et avisé — ce qui n'est pas si commun! — sachant pénétrer les hommes et en tirer parti en leur révélant parfois à eux-mêmes leurs propres qualités. Sollicité par l'empereur Charles, qui appréciait sa parfaite droiture, d'être le négociateur entre l'Autriche et l'Entente, afin de mettre fin aux horreurs de la guerre, il fut en rapports fréquents avec les hommes d'Etat les plus souples, et tous, Poincaré, Briand, Lloyd George, rendirent hommage à ses qualités de diplomate habile et à longue vue.

Si la paix ne fut pas conclue dès 1917 avec l'Autriche, "isolant l'Allemagne, abrégeant la guerre, épargnant un demi-million de vies françaises et cent milliards de notre fortune", ce ne fut pas la faute du prince Sixte. Ce livre démontrera où sont les responsables.

Aveuglés par leur haine de l'Autriche — nation catholique qui, avec la Pologne, la France et la Belgique, aurait constitué un cordon sanitaire entre les puissances bolcheviques, musulmanes ou bouddhistes de l'Est et les Etats protestants de l'Ouest, assurant ainsi la paix mondiale par un équilibre solide — certains hommes d'Etat, promus par les puissances occultes à la direction des affaires mondiales, s'entêtèrent à vouloir anéantir l'Autriche, à n'importe quel prix! Que s'accroisse encore, s'il le faut, le protestant empire germanique, mais que périclisse d'abord la catholique Autriche. "Au fond, disait Proudhon, toutes les guerres sont des guerres de religion." La masse ne voit pas cela, car les initiés dissimulent leur jeu. Heureusement, "l'homme s'agite et Dieu le mène." L'homme croit détruire les projets de la Providence au moment même qu'il concourt à les réaliser. Et cette certitude doit nous inspirer confiance.

Parmi tant de chapitres palpitants, détachons et reproduisons ici le

RAPPORT SUR LE VOYAGE A VIENNE DES PRINCES SIXTE ET XAVIER DE BOURDON

20-25 mars 1917.

Le 19 mars, les princes arrivent à Genève. Le même soir, le comte Erdody se présente chez eux, à l'hôtel et leur dit à brûle-pourpoint :

— Cette fois-ci, il faut absolument que vous veniez à Vienne. L'empereur m'a dit : "Avec toutes ces allées et venues entre Vienne et la Suisse, on perd du temps, cela finira par attirer l'attention et nous n'aboutirons à rien. Il faut se hâter si on veut arriver au succès. J'ai la plus absolue confiance dans la loyauté de mon beau-frère et je suis persuadé que ses sentiments pour moi sont les mêmes. Dans ces conditions, rien ne nous empêche de nous voir : une heure de conversation entre nous fera plus avancer la paix que vingt lettres en six mois. J'en donne ma parole impériale : le prince pourra, bien entendu, sortir d'Autriche aussi librement qu'il